

Le bogoss et Marie-Ève

Éric Gougeon

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64557ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gougeon, É. (2011). Le bogoss et Marie-Ève. *Moebius*, (129), 63–66.

ÉRIC GOUGEON

Le bogoss et Marie-Ève

Allongée sur le lit, Marie-Ève caresse la pointe de ses seins à travers son t-shirt. Lorsqu'elle est rentrée, elle pensait surtout manger une bouchée devant la télé et dormir un peu. Puis, elle a senti l'excitation monter. Elle n'a plus pensé qu'à ça. À ça et rien d'autre. Avec elle, la baise se passe toujours de la même façon, de sorte que la rapidité qu'elle a acquise à soulager son désir ne la surprend plus vraiment.

Chaque fois c'est pareil. Au début, Marie-Ève en a salement envie. Elle a l'impression que sa peau se tend. Tour à tour, ses doigts et des objets viennent lécher l'intérieur de ses cuisses. Elle imagine une voix qui râle et qui gémit. Elle ne veut pas « faire l'amour », pas de parodie. Quand elle trouve le corps qu'il faut, elle se laisse posséder comme une poupée que l'on bourre de coton. Et rapidement, elle trouve ça chiant, le corps, les poils, le regard idiot de l'autre qui ne veut plus rien dire, la peau qui suinte la même odeur bizarre, l'étreinte qui l'étouffe. Alors, elle fait tout pour qu'il rentre chez lui. Pour Marie-Ève, l'autre c'est une tête sans œil, ni bouche, ni nez. Les traits sont effacés. Tout ce que Marie-Ève baise, elle le méprise.

En bonne conquérante, elle choisit toujours *qui* et *quand*; elle décide de celui qui gagne et perd. Les sentiments, elle trouve ça étrange. Elle ne supporte pas l'idée de dépendre de quelqu'un. L'autre qui attend quelque chose d'elle n'est qu'un motif de plus pour hacher le menu à la machette. Baiser, c'est plus facile; même si elle trouve l'abattage triste, c'est plus simple à gérer.

Marie-Ève dit qu'elle a toujours vécu à Montréal. Ce n'est pas vrai. Elle y est venue comme tout le monde, parce que les petites vies ont besoin de grands espaces. Elle l'a lu une fois: la taille d'un poisson dépend de la taille de son bocal. Et elle, elle veut devenir immense. Tout ce qui s'est produit avant, elle l'a tant de fois biffé au feutre noir qu'elle ne peut plus rien relire. Des ratures gigantesques sur ses souvenirs. Des parents, elle n'en a plus. Des études, elle n'en fait pas. Marie-Ève a laissée derrière elle ses projets de minuscule poisson rouge bien décidé à faire le tour du bocal jusqu'à la mort.

Agir, juste agir. Désirer pour Marie-Ève c'est prendre; elle ne vise que les choses à portée de main, pas se compliquer la vie. «J'aurais pu...» la théorie de la victime adepte du conditionnel, elle laisse ça à ceux et celles qui passent leur vie menottés à se chercher des excuses, et qui auraient dû se tirer une balle depuis longtemps.

*

Marie-Ève est sortie de la douche. Dans le miroir, elle trouve qu'elle a une drôle de tête, marquée de fatigue, ça lui fait des cernes bleutés. Elle ne peut cacher ses trente-cinq ans. Elle se sert ensuite un verre de jus d'orange et s'assoit devant l'ordinateur, les fesses écrasées sur un tabouret de bois. Elle a juste enfilé une culotte et un chemisier. Ses cheveux blonds sont encore trempés. L'eau coule le long de son dos.

Login. Mot de passe. Connexion. Marie-Ève connaît un tas d'autres sites de rencontres, de celles qui cherchent le «grand amour» à ceux qui se tripotent derrière leur écran. Sur ce site, les corps ne sont pas compliqués. Quand Marie-Ève écrit qu'elle est «chaude» et qu'elle «cherche une queue bien dure et bien réelle», elle trouve toujours quelqu'un à qui parler. Il suffit qu'elle lance certains mots et qu'elle parle de ses seins «petits, mais fermes» pour que celui qui jure sur sa fiche «NE CHERCHER QUE L'AMOUR» s'intéresse à elle. Elle explique ensuite par quel «trou» elle voudrait qu'ils la mettent.

Ce soir, c'est le même topo que les autres soirs, répondre aux questions habituelles, «ça va? t'es comment?

tu cherches quoi?» Chaque fois l'impression d'un dialogue de sourd en continu, d'une tête à l'autre. Aucun des deux n'écoute. Pas difficile de se cacher. Elle enchaîne avec son troisième verre de jus d'orange, écoeurée d'être encore là une heure après. *C'est censé aller vite*. Et pourtant elle reste là, parce qu'elle sait qu'elle finira par trouver un gars suffisamment misérable dans le lot. Elle veut un vrai con, le roi des cons. Elle a besoin de ce mépris pour écarter les cuisses.

Elle en a finalement trouvé un, disponible tout de suite. Il signe même son courriel «bogoss». C'est forcément quelqu'un qui se la joue sur le prétendu nombre de filles qu'il a rendues heureuses. Il est en boxer sur la photo qu'il lui a envoyée. Petit corps, allongé sur le lit, la main droite faisant mine de se branler, la main gauche sur son téton. Pas plus de vingt ans. Les parents probablement dans la pièce à côté en train de lui hurler «Arrête de jouer à ce jeu vidéo, on passe à table.» Il dit qu'il s'appelle Grégory, Greg pour les intimes, qu'il a vingt-trois ans. Marie-Ève se fout de son prénom et de son âge. Elle lui réplique «VIENS.»

*

Marie-Ève ne voulait pas sortir sous la pluie. Elle a invité le corps chez elle, vers deux heures du matin. Le temps de ranger un peu, finir de se préparer. Il y avait un tas de vêtements éparpillés autour du lit.

Quand elle lui a ouvert, elle s'est demandée s'il n'avait pas plutôt dix-sept ans. Tout sautillant, avec le rire nerveux d'un gars qui attendait ce moment pendant des années. Soit il était puceau, soit il était tout excité, mais dans tous les cas les heures passées sur son *joystick* ne lui réussissaient pas. Il était tard et elle l'avait sous la main. Elle n'avait pas l'envie de le renvoyer chez lui et de retourner devant son ordinateur. S'accommoder, se satisfaire. Ils n'ont pas discuté.

Une femme comme Marie-Ève, qui baise sans minauder ni enrober dans la guimauve, ça rend les hommes complètement fous. Elle lui grimpe dessus et décide de tout, du moment où elle s'est empalée sur sa queue jusqu'à

celui où elle l'a fait jouir en le branlant. Le manège n'a duré qu'une trentaine de minutes.

Sa semence répandue sur les contours du nombril, la main qui frotte son visage, le *bogoss* dit «C'était cool!» Elle a envie de le prendre par les oreilles et de le secouer. L'autre prend ses aises, la fait royalement suer. Elle a envie de crier «T'as joui, calice! T'attends quoi pour me faire jouir ou crisser ton camp?» Mais, elle se retient. Cinq minutes plus tard, il est dehors, ses chaussures sous le bras, qu'il enfle dans l'escalier en dansant sur une jambe. Elle se dit que peut-être la prochaine fois il réfléchira avant de jouer au *serial fucker*. Elle se sent utile à faire l'éducation de ce genre de petit con, c'est un peu pour son bien. Plus tard, Marie-Ève reprend une douche. Elle déteste cette odeur qui lui reste, les odeurs des autres en général.

Les autres. Elle les rencontre dans les bars, au resto ou au marché. C'est une belle femme. Même sans traîner sur le Web, elle y arrive, parce qu'elle a une peau laiteuse et une ossature légère malgré ses trente-cinq ans.

Elle ne rencontre que des tordus la nuit. La journée elle est éteinte, rangée dans un garde-robe. Ses journées sont des amnésies partielles. Elle veille à ne se souvenir de sa vie qu'entre minuit et le début de la matinée. Le reste du temps ne l'intéresse pas, elle le passe en pilotage automatique. Ne la captivent que les moments où elle parvient à prendre le contrôle.

*

Marie-Ève rêve souvent d'une maison comme celle des trois petits cochons, construite de ses propres mains. Avec le grand méchant loup qui souffle assez fort dessus pour savoir de quoi elle est faite.

Le jour se lève. Elle ferme les yeux.